

cloître. Ce fut pour Léovigilde un motif d'intervention. Il attaqua le tyran, et, l'ayant vaincu, il lui fit à son tour couper sa chevelure, ce qui, à cette époque, dégradait de la noblesse et rendait indigne de régner. Il le jeta dans un cloître de la Lusitanie. Un seigneur suève, appelé Malarich, voulut encore prendre le titre et l'autorité de roi ; mais Léovigilde réprima promptement cette tentative, et resta seul maître de la Galice ; car Éboric, dont les cheveux avaient été rasés, ne pouvait remonter sur le trône ; et d'ailleurs Léovigilde n'avait peut-être pas bien envie de le lui rendre. C'est ainsi que le royaume des Suèves finit en 586, après avoir duré 174 ans.

Léovigilde mourut dans cette même année 586. Il est le premier qui, parmi les Wisigoths, ait fait usage des insignes de la royauté, du manteau, du sceptre et de la couronne. Avant son époque, on ne trouve sur les médailles ni sur les monuments gothiques aucune trace de couronne ni de bandeau royal. Malgré les guerres nombreuses qu'il eut à soutenir, malgré cette autre plaie qui désola souvent l'Espagne, les sauterelles, qui portèrent la famine et la dévastation dans plusieurs provinces, son règne fut heureux. Aussi tous les historiens s'accordent-ils à regarder Léovigilde comme un des plus grands rois de l'Espagne gothique.

Un événement d'une grande importance signala le règne de Récaré, son fils et son successeur. Le nombre des catholiques s'était considérablement accru en Espagne. Soit par politique, soit par conviction, Récaré favorisait leur croyance, et s'efforçait de la propager. Il détermina un grand nombre de seigneurs à l'embrasser ; il y engageait les uns par des caresses, les autres par des présents. Enfin, quand il eut successivement préparé les esprits au changement qu'il méditait, il fit lui-même profession de la foi catholique. Cependant ce n'est jamais sans agitation dans l'État qu'une pareille conversion peut avoir lieu. Plusieurs conjurations éclatèrent ; mais

elles furent déjouées par la prudence et par la fermeté du roi. Les Romains l'attaquèrent ; il leur fit la guerre avec vigueur et avec succès. Des révoltes éclatèrent dans le pays des Vascons ; il les réprima ; et, malgré la sévérité qu'il lui fallut déployer dans plus d'une circonstance, il sut cependant se faire aimer de la plus grande partie de ses sujets ; aussi plusieurs historiens, et notamment Mariana, l'appellent-ils souvent le bon roi Récaré. Il mourut en 601, laissant trois fils : Leuva, Suinthila et Geila.

Leuva n'était âgé que de vingt ans, et promettait d'être aussi bon roi que son père ; mais les assassins ne lui en laissèrent pas le temps. Ils le frappèrent comme il achevait la seconde année de son règne.

Witerich, qui avait été l'artisan de ce crime, fut élu à la place de Leuva. Il était d'un caractère cruel, et s'efforça, mais inutilement, de faire revivre la secte d'Arius. Il eut bientôt amassé tant de haines contre lui, qu'enfin elles éclatèrent. Le peuple se souleva, l'attaqua dans son palais, le massacra, et traîna dans les rues son cadavre, qui fut honteusement enseveli hors des murs de Tolède. Et parce qu'il s'était élevé par le glaive, dit saint Isidore de Séville, il périt par le glaive ; et cette fois du moins, la mort de l'innocent ne resta pas sans vengeance.

On élut roi Gundemar, qui avait été chef de ce mouvement populaire. Pendant son règne, qui ne dura que deux années, il combattit avec succès contre les Romains, et apaisa des révoltes dans le pays des Vascons. Il mourut de maladie à Tolède en 612.

Dans ces temps d'ignorance, il était bien rare et presque merveilleux de voir un homme joindre à la pratique du métier de la guerre quelque connaissance des lettres grecques ou latines. Cependant ces deux qualités de brave soldat et d'homme lettré se trouvaient réunies chez Sisebute ; qui fut élu roi. On a conservé de lui plusieurs écrits qui rendent témoignage de son érudition. Les révoltes continuelles des populations du nord de la

Péninsule lui donnèrent bientôt l'occasion de faire preuve de ses talents militaires. Des troubles ayant éclaté dans les Asturies et dans cette partie de la Cantabrie habitée par les Ruscons, appelée aujourd'hui la Rioja, il prit aussitôt les armes, confia à Suintila, fils du bon roi Récard, le commandement de l'armée envoyée contre les Ruscons, et conduisit lui-même l'expédition dirigée contre les Astures. Les Romains, le voyant occupé dans le nord de l'Espagne, crurent pouvoir se jeter impunément sur la Bétique, pour reconquérir le terrain que Léovigilde et Récard leur avaient enlevé. Mais Sisebute en finit promptement avec les Astures et les Cantabres, réunit ses forces et vint s'opposer aux attaques des Romains. Il remporta sur eux deux victoires, et leur fit essuyer des pertes considérables. Il donna dans cette circonstance non-seulement des preuves de sa vaillance et de son habileté, mais encore il fit connaître sa générosité et sa grandeur d'âme. Il renvoya aux vaincus tous les prisonniers qu'il leur avait faits; et, pour que ses soldats ne fussent pas frustrés de la part qui leur revenait dans cette partie du butin, il leur paya de son épargne la rançon des captifs qu'il délivrait.

Tout en rendant hommage aux talents et aux vertus de ce prince, il faut le plaindre de n'avoir pas su se mettre au-dessus des préjugés, qui, de son temps, faisaient des Israélites les objets de l'exécration générale. A l'instigation de l'empereur Héraclius, il persécuta les juifs, les força à recevoir le baptême ou à quitter ses États; aussi un grand nombre d'Espagnols qui professaient le judaïsme s'expatrièrent-ils pour aller porter dans d'autres pays leurs capitaux et leur industrie. Sisebute ne régna que jusqu'en 621. Quelques auteurs pensent qu'il fut empoisonné; mais, dit Mariana, lorsqu'un prince renommé par ses vertus et par l'amour de ses sujets vient à périr encore jeune, on veut toujours que sa mort ait une cause extraordinaire. Sisebute mourut pour

avoir bu en trop grande quantité d'une potion que ses médecins lui avaient donnée, et qui, prise à moindre dose, eût peut-être été salutaire.

Son fils Récard lui succéda; mais ce prince, qui était trop jeune, ne régna que peu de mois, et l'histoire ne dit rien de sa vie ni de sa mort.

Le fils du bon roi Récard, Suintila, qui s'était distingué dans la guerre contre les Ruscons, fut élu roi. Il eut à combattre d'abord les Vascons et les Cantabres, qui portèrent le fer et le feu dans une partie de la Tarraconaise. Quand il les eut vaincus, il tourna ses armes contre les Romains, et les chassa entièrement de l'Espagne, où ils étaient restés pendant plus de soixante et dix ans, depuis qu'Athana-gilde les y avait rappelés. Après avoir rendu ce service au pays, Suintila songea à perpétuer le trône dans sa famille. Déjà on a vu plusieurs rois goths associer à l'exercice du pouvoir souverain ou leur fils ou leur frère, pour éluder la constitution, qui voulait que le commandement fût déferé par l'élection. Suintila voulut suivre cet exemple et partager le pouvoir avec son fils Récimir, qui n'était encore qu'un enfant. Cette conduite mécontenta les grands. Ils voyaient avec impatience qu'on cherchât à les dépouiller du droit d'élire le souverain. Suintila s'attira d'ailleurs le mépris du peuple, en s'abandonnant à des excès de tout genre.

Sisenand, qui gouvernait les provinces possédées par les Goths dans la Gaule, crut l'occasion favorable pour s'emparer du trône. Cependant, comme avec ses propres forces il ne se trouvait pas en état d'entrer en lutte contre Suintila, il appela Dagobert, roi des Français, à son aide; et en paiement de l'assistance qu'il réclamait, il promit de lui donner le vase d'or qu'Ætius avait envoyé au fils de Théodored pour sa part du butin fait sur Attila. Les troupes de Sisenand et de Dagobert s'avancèrent jusqu'à César-Augusta. Suintila, de son côté, marcha au-devant d'eux; mais, au moment de combattre, son armée l'abandonna, pro-

clama son rival roi, et il fut obligé de prendre la fuite.

Après cette heureuse réussite, Sisenand fit beaucoup de présents aux officiers français. Il remit aussi aux délégués de Dagobert le vase d'Ætius; mais les Goths ne voulurent pas souffrir l'enlèvement de cet objet précieux. Ils prétendirent qu'il dépendait du trésor de la couronne, et ne pouvait être aliéné. On transigea donc, et Dagobert reçut deux cent mille sous, que, dit-on, il employa à la construction de l'église de Saint-Denis.

Quant à Suintila, il vécut en simple particulier à Tolède, où il mourut de maladie.

Pour effacer tout ce qu'il y avait d'irrégulier dans son élection, Sisenand réunit à Tolède un concile qui déclara Suintila indigne de la couronne, en même temps qu'il approuvait la nomination de son successeur. Mais, par une singulière contradiction, cette assemblée, tout en sanctionnant l'élévation d'un prince élu dans une sédition, fulminait par trois fois l'anathème contre quiconque chercherait par une conspiration à se saisir du pouvoir royal. C'est dans ce concile, présidé par saint Isidore, que fut rédigé le corps de loi appelé *Forum judicum*, et en espagnol, *Fuero Juzgo*. Ce fut l'acte le plus important du règne de Sisenand, qui mourut, à ce qu'on croit, de mort naturelle, cinq ans après qu'il eut succédé à Suintila.

Après sa mort, Chintila, qui avait été élu roi, s'empressa de réunir une assemblée de grands et de prélats pour y faire valider son élection conformément aux prescriptions du concile qui avait eu lieu sous le règne précédent. Son règne excessivement court ne fut signalé par aucun fait qui mérite d'être rapporté. Il faut en dire autant de celui de Tulga son fils, que les grands et les prélats lui donnèrent pour successeur.

Il était encore très-jeune, et Chindasuinte qui commandait l'armée, ne supportant qu'avec impatience la souveraineté d'un enfant, se révolta contre lui. La chronique de Frédégaire dit que Tulga fut pris par les révoltés,

dépouillé de sa chevelure et renfermé dans un couvent. Saint Ildephonse au contraire, qui était contemporain, rapporte qu'en 641 ce jeune prince étant mort de maladie, laissa la place libre à Chindasuinte, qui s'empara de tout le royaume par la force et sans respect pour les prescriptions des conciles. Les premiers temps de son administration furent très-orageux, car il eut bien des combats à livrer pour se faire reconnaître par toute l'Espagne. Cependant il parvint à établir solidement sa puissance. Après sept années d'une administration dont les dernières avaient été calmes et heureuses, il associa son fils Recesuinte au trône, et quoique se réservant le titre de roi, il lui abandonna en réalité tout le soin des affaires, et consacra à la culture des lettres les trois années de vie que Dieu lui accorda encore.

En 652 Recesuinte lui succéda et gouverna l'Espagne avec sagesse. Ce prince sut mettre de l'ordre dans les finances et diminuer le poids des impôts dont ses prédécesseurs avaient surchargé le peuple. Il fut aidé dans cette tâche par les conciles, qui, dit Mariana, « s'attachèrent à tempérer la puissance royale. Ils considéraient que le pouvoir n'est jamais sûr quand il est sans limites; que les choses modérées sont les seules qui persistent de la force et de la durée, et qu'il n'est pas de prince assez puissant pour résister à la haine du peuple quand elle s'est déchaînée contre lui. »

Recesuinte régna heureusement pendant vingt ans. Il ne laissa pas de fils, et lorsque les grands et les prélats se réunirent pour élire un roi, ils restèrent longtemps avant de s'accorder sur le souverain qu'ils choisiraient. Enfin, après bien des débats, tous les suffrages se reportèrent sur Wamba; homme plein de bravoure et de sagesse. Mais celui-ci donna un exemple bien rare. Il refusa avec obstination le pouvoir qu'on lui offrait. En vain, pour vaincre sa résistance, on alléguait l'intérêt de l'État qui exigeait un chef expérimenté; il persistait dans son refus. Alors un des électeurs s'élance

vers lui l'épée nue à la main, et lui en posant la pointe sur la gorge : « Si tu ne promets d'accepter, dit-il, ce glaive fera justice de ton entêtement. » Wamba se rendit enfin au vœu général exprimé d'une manière si pressante. Il accepta le pouvoir, et il fut oint et couronné à Tolède dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, le 29 septembre 672. Les chroniqueurs, toujours prodigues de miracles, rapportent qu'on vit, pendant que le prêtre le sacrait, une colonne de vapeur rutilante suspendue au-dessus de sa tête, et que pour présager la douceur de son règne, une abeille sortit de son front et s'éleva vers le ciel.

Dans les premiers temps cette promesse de bonheur ne se réalisa pas. Wamba eut plusieurs ennemis à combattre. D'abord les Vascons se soulevèrent, et pendant que le roi était occupé à les réduire, Hildéric, comte de Nîmes, crut l'occasion favorable, il prit les armes pour se rendre souverain indépendant de la Gaule gothique. Le roi sentant la nécessité de réprimer promptement une pareille tentative, et se trouvant occupé à faire la guerre aux Vascons et aux Cantabres, envoya contre Hildéric une partie de ses meilleurs troupes, dont il confia le commandement à l'un de ses capitaines les plus expérimentés, nommé Paul, et Grec d'origine.

Celui-ci conçut alors la pensée de se substituer à Wamba. Il gagna secrètement à son parti le duc Ranosinde qui commandait à Tarragone, et quelques autres chefs de la même province; puis, se prévalant du commandement qui lui était confié, il se fit remettre les villes de Barcelone, de Vich, de Girone, pillant partout sur son passage les caisses publiques et les trésors des églises. Arrivé dans la Gaule, il s'empara de Narbonne. Là, il réunit une assemblée de grands et de prélats pour examiner l'élection de Wamba qu'il prétendait irrégulière. Ce vieillard, dit-il, est incapable de diriger d'une main ferme le gouvernement de l'Etat et de faire le bonheur du pays. Il n'a été élu que par le caprice de quelques

chefs avides de gouverner sous le nom d'un prince débile. Il faut procéder à une élection nouvelle.

Ranosinde élève alors la voix, il dit qu'il ne connaît personne plus digne que Paul de la royauté. On applaudit à ces paroles, et Paul est proclamé. Après ce simulacre d'élection, l'usurpateur se fait sacrer et se pare d'une couronne d'or enlevée par lui de l'église de Girone, où Récard l'avait offerte à saint Félix, patron de cette cité. Toutes les villes de la Gaule gothique reconnurent son autorité, et une grande partie de la province de Tarragone, influencée par Ranosinde, suivit cet exemple. Alors Paul, enorgueilli de son succès, envoya au roi un défi d'une ridicule insolence. Wamba assembla aussitôt les principaux chefs de l'armée pour les consulter sur la conduite qu'il devait suivre. Les avis se trouvant partagés, Wamba pensa qu'il fallait avant tout en finir avec les ennemis qu'il avait devant lui; qu'il pourrait ensuite se retourner pour combattre l'usurpateur. Il attaqua donc les Vascons; il mit tant de rapidité dans sa marche, tant d'impétuosité dans ses attaques, qu'en sept jours il parvint à les soumettre. Ensuite, il descendit le cours de l'Ebre, enleva en quelques jours aux révoltés Barcelone, Vich, Girone et toute la Catalogne. Il prit, avec autant de bonheur, les forts qui commandaient les passages des Pyrénées. Les lieutenants de Paul n'avaient pas osé les défendre; puis, à la tête de toute son armée, il alla mettre le siège devant Narbonne. La rapidité de ces opérations, le succès dont elles avaient été couronnées, effrayèrent Paul au point qu'il n'osa pas rester dans cette ville. Il en confia le commandement à Wittimir et s'enfuit jusqu'à Nîmes, où il espérait pouvoir attendre les secours qu'il avait fait solliciter des Francs. Mais Narbonne n'arrêta pas Wamba aussi longtemps que Paul l'avait présumé. Après un assaut très-meurtrier, les Goths parvinrent à mettre le feu aux portes; ils pénétrèrent dans la ville, et Wittimir lui-même, qui s'était réfugié dans une église, fut

pris et amené garrotté dans le camp du vainqueur.

Agde, Béziers, Maguelonne, tombèrent aussi rapidement entre ses mains. Enfin, il s'avança vers Nîmes. Il n'envoya devant cette ville que trente mille hommes, l'élite de son armée, avec toutes les machines qu'à cette époque on employait dans les sièges. Quant à lui, avec le reste de ses troupes, il prit position à quelques lieues de la ville pour couper le chemin aux secours qui auraient pu venir aux assiégés. La ville fut assaillie avec vigueur; mais la défense fut acharnée, et la nuit seule sépara les combattants. Les assiégeants avaient perdu plus de monde que leurs adversaires. C'était un échec pour eux de ne pas avoir vaincu; aussi Wamba, ne voulant pas laisser aux secours, qu'on annonçait comme prochains, le temps d'arriver, fit partir pendant la nuit même un renfort de dix mille hommes, qui fit assez de diligence pour arriver devant Nîmes au lever du soleil. Dès qu'il fit jour, l'assaut recommença. Les Goths attaquèrent la ville avec fureur : les uns s'apuyaient sur les murailles tandis que les autres y faisaient pleuvoir une grêle de flèches et de pierres qui en éloignaient les défenseurs. Enfin, les assaillants parvinrent à escalader une partie du rempart, à forcer une porte, et ils se répandirent dans Nîmes, massacrant tout ce qui se trouvait devant eux. D'un autre côté, les Francs, qui faisaient partie de la garnison, se persuadèrent qu'ils avaient été trahis par les Goths que Paul avait amenés avec lui. Ils crurent que ceux-ci, pour obtenir plus facilement leur pardon, avaient livré une entrée au vainqueur. Dans leur désespoir, ne connaissant plus d'alliés, ils tombèrent sur les soldats de Paul, cherchant à se venger sur eux de la perfidie dont ils se croyaient les victimes. L'usurpateur, ainsi attaqué de tous les côtés, vit égorger auprès de lui plusieurs de ses serviteurs et même de ses parents. Enfin, il chercha un dernier refuge dans les arènes, dont les Goths avaient fait une citadelle. Ils en avaient fortifié l'en-

trée en y élevant deux tours, qui subsistaient encore il y a peu d'années. De cette retraite, il entendait les cris des blessés et ceux des vainqueurs, qui célébraient leur succès par des chants et par d'abondantes libations. Alors il se dépouilla du manteau royal, qu'il avait pris et porté avec tant d'ostentation, et on remarqua que, par une singulière coïncidence, le jour où Paul quittait la pourpre était l'anniversaire de l'élection de Wamba.

Les arènes avaient offert une retraite momentanée aux vaincus, mais ils ne pouvaient songer à y soutenir un siège contre une armée victorieuse. Ils n'avaient plus l'espoir d'être secourus, et d'ailleurs ils manquaient de vivres. Ils députèrent à Wamba Argebauld, évêque de Narbonne, que Paul avait amené avec lui parce qu'il ne le croyait pas entièrement dévoué à sa cause. Argebauld rencontra, à peu de distance de Nîmes, le roi qui s'avancait à la tête de son armée. Il se jeta à genoux devant son cheval, demandant grâce pour tous les coupables. Wamba lui répondit qu'il leur accordait à tous la vie sauve. Mais comme l'évêque le pressait pour qu'il accordât un pardon entier : Puisque vous insistez, reprit-il, vous aurez pour vous la grâce tout entière et je ne promets rien pour les autres. Quand le roi arriva dans Nîmes, les rebelles, qui s'étaient réfugiés dans les arènes, ne songèrent même pas à se défendre. Paul fut trouvé caché dans les loges qui avaient servi autrefois à renfermer les animaux féroces qu'on lâchait dans le cirque. Deux capitaines lui firent traverser tous les rangs de l'armée. Ils étaient à cheval et le faisaient marcher à pied entre eux, le tenant chacun par une poignée de sa longue chevelure. Amené devant le roi, Paul, qui n'avait pas même la dignité du malheur, se dégradait lui-même en ôtant, de son propre mouvement, le baudrier, insigne de son commandement militaire. A ces témoignages d'humilité de l'usurpateur et de ses complices, qui, prosternés à terre, demandaient merci, Wamba répondit qu'il les ferait juger

par leurs pairs, en présence de l'armée. Ensuite, il fit remettre en liberté tous les prisonniers, à l'exception des chefs. Il fit restituer aux églises tout ce qui leur avait été enlevé par Paul. Il voulut aussi qu'on rendit ce qui avait été pris aux habitants de la ville; mais il abandonna à ses soldats tout ce qui provenait des rebelles et il leur fit encore des largesses avec des fonds tirés de son propre trésor.

Trois jours après la prise de Nîmes, il fit ériger un tribunal, où il prit placé avec ses principaux officiers en présence de l'armée rangée en bataille. Le roi interrogea lui-même les accusés : As-tu reçu de moi quelque offense, demanda-t-il à Paul, qui ait pu te déterminer à livrer ainsi le pays aux maux de la guerre civile? Celui-ci répondit qu'il n'avait au contraire reçu que des grâces et des honneurs. Alors on donna lecture de la formule qu'il avait prononcée en prêtant foi et hommage à Wamba; puis des termes du serment qu'il avait fait jurer par ceux qui l'avaient proclamé roi. On lut ensuite les canons des conciles qui déterminent de quelles peines doivent être punis ceux qui se soulèvent contre l'autorité royale, et, en exécution de ces dispositions, on condamna Paul et ses complices à mourir d'une mort ignominieuse. Les juges ajoutèrent ensuite que si la clémence royale s'étendait jusqu'à faire grâce de la vie aux condamnés, il fallait au moins qu'il leur fit crever les yeux. Wamba fut plus élément encore que le jugement ne pouvait le laisser espérer; car il se borna à faire raser les cheveux des coupables, et à les retenir prisonniers. Parmi les noms portés au jugement, on ne trouve pas celui de Hildéric, qui, le premier, avait donné l'exemple de la rébellion. Il est probable qu'il avait péri dans les premiers mois de la révolte de Paul.

Wamba, après être resté quelque temps dans la Gaule pour protéger cette partie de ses États contre les attaques qu'il redoutait de la part des Francs, retourna en Espagne, et son entrée à Tolède fut un véritable triomphe.

Les condamnés venaient d'abord. Ils avaient les cheveux, la barbe et les sourcils rasés. Ils étaient couverts de vêtements grossiers, marchaient les pieds nus et portaient une corde autour du cou. Par dérision pour sa royauté éphémère, Paul avait en outre sur la tête une couronne de cuir noir. L'infanterie de Wamba venait ensuite, puis ses cavaliers, et le roi s'avancait en dernier, au milieu de ses officiers, couverts de brillantes armures. Il fut accueilli par les acclamations de tous les habitants de Tolède, qui, pour célébrer sa victoire, se pressaient en foule sur son passage.

A partir de ce moment, l'Espagne fut tranquille, et Wamba put mettre tous ses soins à faire jouir son pays des bienfaits de la paix. Il agrandit l'enceinte de Tolède, fit des travaux utiles et promulgua des lois sévères sur la discipline militaire; mais, si de son temps sa patrie fut délivrée de toute agitation intestine, elle apprit à connaître une race contre laquelle bientôt elle allait livrer de longs et de sanglants combats. Depuis environ cinquante années une croyance nouvelle s'était répandue. De simple conducteur de chameaux, un homme de génie s'était fait le législateur et le prophète de ses compatriotes. Mahomet, persécuté à la Mecque, sa patrie, s'était retiré à Médine, et bientôt le nombre de ses disciples s'étant accru, il en avait fait des soldats. A leur tête, il avait successivement battu les Perses et les Romains. Ses sectateurs avaient rapidement conquis la Syrie, l'Égypte, et déjà leur puissance s'étendait des bords de l'Euphrate jusqu'aux rivages de l'Océan Atlantique, car ils avaient conquis toute la Mauritanie, à l'exception de la ville de Ceuta et d'une portion du territoire environnant, qui depuis longtemps étaient possédés par les Goths. Après avoir soumis l'Afrique, ils voulaient passer en Europe; dans ce but, ils avaient rassemblé une flotte de 160 voiles avec laquelle ils portaient la désolation sur tout le littoral de l'Espagne. Wamba fit armer ses vaisseaux, attaqua les Arabes et prit ou

incendia la plus grande partie de leurs navires.

Il ne manque pas d'écrivains qui prétendent que cette première agression de la part des Maures ne fut pas entièrement spontanée. Ils disent qu'elle fut provoquée par l'ambition d'Ervige, qui voulait attirer la guerre sur son pays, parce qu'il espérait obtenir le commandement d'une armée, et, par ses victoires, acquérir de nouveaux droits au trône auquel il prétendait comme issu d'une race royale. Suivant ces historiens, le fils d'Hermenegilde et d'Ingunde, Athanagilde, élevé par l'empereur d'Orient, aurait eu un fils nommé Ardabaste. Celui-ci, revenu en Espagne, aurait épousé la sœur de Recesuinde, et c'est de ce mariage qu'Ervige serait issu. Il aspirait au trône, mais il craignait la concurrence de Théodore et de Favila, tous deux fils de Chindasuinde et frères du roi précédent. Il eut donc recours à la trahison. Il fit boire à Wamba une boisson préparée par la fermentation du chanvre ou du sparte. Le roi tomba aussitôt dans un état d'angoisse et de faiblesse qui fit croire que sa fin était prochaine. On profita de l'anéantissement et de l'espèce d'ivresse où il se trouvait; on lui fit signer un acte par lequel il désignait Ervige pour successeur. Ensuite, on lui rasa les cheveux et on le revêtit d'un habit de moine. C'était l'usage de couvrir ainsi les mourants d'une robe de pénitent pour attirer sur eux la miséricorde divine. Lorsque le lendemain matin Wamba fut revenu à lui, il demeura bien étonné de se trouver les cheveux coupés; et de se voir costumé en moine; mais ce malheur passait alors pour irrémédiable: celui dont la chevelure avait été rasée était réputé inhabile à régner. Il se résigna donc, se retira dans un couvent, et, ne pouvant mieux faire, il confirma librement ce qu'on lui avait arraché par la ruse et par la trahison.

Le concile réuni à Tolède par Ervige approuva la nomination de ce prince, et dégagés les grands du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à

Wamba. Le nouveau roi fit remise aux populations de tout ce qui était dû sur les impôts arriérés. Il diminua les charges du peuple, rapporta plusieurs des lois de son prédécesseur, rendit la liberté à quelques seigneurs punis en vertu de ces lois, leur remit les biens dont ils avaient été dépossédés; enfin, pour assurer la tranquillité du royaume, il chercha des appuis dans la famille du roi qu'il avait renversé. Il donna en mariage sa fille Cixilona à Egica, neveu de Wamba. Il n'exigea de son gendre qu'une seule promesse, celle qu'en toute circonstance il défendrait sa femme et ses parents contre leurs ennemis. En un mot, Ervige se montra constamment animé du désir d'employer, pour le bien du pays, ce pouvoir qu'il avait obtenu d'une manière si coupable. Malheureusement il ne le conserva que peu de temps, et il mourut de maladie, le 15 novembre 687, après avoir désigné son gendre comme le plus digne de lui succéder. Celui-ci, peu reconnaissant de ce bienfait, commença par répudier sa femme Cixilona. Quelques auteurs pensent qu'il fut poussé à cette démarche par Wamba, son oncle, qui existait encore. Cela nous paraît peu probable. L'ingratitude est assez naturelle au cœur des hommes, et surtout au cœur des princes, pour qu'on la présume toujours spontanée.

Au reste, Egica ne se borna pas à ce fait unique. Il assembla un concile pour le consulter sur la manière de concilier deux serments contradictoires qu'il avait prêtés. D'un côté, en épousant Cixilona, il avait juré de protéger sa femme et toute la famille de son prédécesseur; de l'autre, en montant sur le trône, il avait fait le serment de rendre à tous une justice égale, et les parents d'Ervige étaient injustement en possession de biens enlevés à d'autres seigneurs. Quel était, demandait-il, celui de ces deux serments auquel il devait rester fidèle? La question ainsi posée ne pouvait paraître douteuse: le concile déclara que le premier engagement n'était obligatoire que dans les cas conformes à l'équité.

Le roi s'empara de cette décision pour dépouiller de leurs biens les parents de sa femme et pour les persécuter de toute manière.

Egica avait eu de sa femme un fils, nommé Witiza, qu'il associa au trône et auquel il confia le commandement de la Galice, sept années avant de mourir.

Les auteurs sont loin de s'accorder sur la manière de peindre le caractère de Witiza. Suivant les uns, il fut un exécrable tyran ; suivant les autres, quelques démêlés qu'il eut avec la cour de Rome l'ont fait indignement calomnier par des écrivains que leur partialité en faveur du saint-siège rend suspects d'une coupable exagération.

Mariana rapporte que les commencements de son règne furent heureux. Il fit brûler les dossiers des procédures introduites contre ceux que son père avait fait poursuivre. Il rappela ceux qui avaient été exilés, leur rendit leurs biens. Mais cette douceur et cette clémence ne durèrent pas longtemps. De nombreux actes de cruauté vinrent bientôt faire maudire son nom. A la vérité, quelques auteurs modernes se sont efforcés de réhabiliter sa mémoire ; mais les autorités et les raisonnements sur lesquels ils s'appuient, ne sont pas assez concluants pour détruire une opinion généralement admise. La tyrannie de Witiza souleva contre lui la haine du peuple, et on se rappela qu'il existait encore deux fils de Chindasuinte, Théodored et Favila (*).

Théodored, duc de Cordoue, qui

(*) On a contesté cette descendance. Notre prétention n'est pas de soutenir qu'elle est prouvée par des titres irrécusables. Mais il n'est pas exact de dire, comme l'ont fait quelques auteurs, que les fils de Chindasuinte ne pouvaient plus exister du temps de Witiza. Chindasuinte est mort en 652, dix années seulement après avoir conquis le trône, c'est-à-dire, encore dans la force de l'âge. Il pouvait donc laisser des enfants très-jeunes. Witiza a commencé à régner seul en 701. A cette époque, les fils de Chindasuinte pouvaient donc n'avoir que cinquante et quelques années.

se méfiait du prince, s'abstenait de paraître à sa cour. Favila, au contraire, duc de Cantabrie et de Biscaye, y était presque constamment retenu par ses fonctions de protospataire ; c'est le titre qu'on donnait alors au commandant de la garde du roi. Sa femme avait, dit-on, attiré les regards de Witiza, qui le tua d'un coup de bâton afin qu'il ne fût pas un obstacle à l'accomplissement de ses désirs. Pélage, fils de Favila, eût sans doute éprouvé le même sort, s'il ne se fût soustrait par la fuite aux attentats du tyran ; et s'il n'eût trouvé un asile dans les montagnes de la Cantabrie. Un seul crime ne satisfaisait pas la haine du fils d'Egica : il parvint à s'emparer de Théodored et lui fit crever les yeux. Mais cette nouvelle victime avait un fils, nommé Roderich ou comme disent les Espagnols Rodrigue, et celui-ci, de même que Pélage, sut échapper par la fuite au persécuteur de sa famille.

Mariana rapporte que Pélage ne se trouvant pas encore en sûreté dans la retraite qu'il avait choisie, passa dans la terre sainte et fit un pèlerinage à Jérusalem. Il ajoute même qu'on montrait encore de son temps, en Biscaye, dans la chapelle du village d'Arratia, le bourdon que Pélage avait porté pendant son voyage. Il importe peu de savoir si le petit-fils de Chindasuinte a été à Jérusalem ; mais il peut paraître curieux de rechercher comment il suffit souvent d'une équivoque, ou d'un jeu de mots, pour établir une tradition populaire, semblable à celle dont Mariana se fait ici l'écho. Dans la langue catalane, qui a été longtemps en usage chez les populations de l'Aragon et d'une grande partie de la Navarre, le nom de Pélage se traduit par Pelegri (*).

(*) Pus vos e dit la generacio dels rey gots quina fi feu : vos dire don hageren començament los reys de Leo e de Castella apres la malesa del comte Julia. Deven saber que apres la trahicio del comte Julia, alguns chrestians, axi come dessus es ia dit, se salvaren en les muntanyes de las Sturias e Biscaya : e esser los chrestians aiustats en les dites muntanyes : los qui scampats eren levaren lur rey e senyor un gran baron de

Mais le mot *Pelegri*, *Peregrino* et *Pelegrino* signifie aussi un pèlerin (*), et, par une confusion facile à comprendre, dans des temps d'ignorance, l'ex-voto déposé par quelque saint voyageur, l'offrande d'un pèlerin, de un *pelegri*, sera devenu dans la croyance populaire le bourdon du saint roi Pélagé.

Witiza avait pour beau-frère le comte Julien, gouverneur de Ceuta et du territoire que les Goths possédaient dans la Mauritanie. Il lui donna encore la place de protospataire que Favila avait occupée. Le siège de Tolède avait la primatie sur tous les évêchés de l'Espagne. Il dépouilla l'ecclésiastique qui en était en possession pour y établir l'évêque Oppas, son propre frère. Voulant faire oublier ses vices et sa luxure, il excita les mêmes vices chez les autres, et non-seulement il autorisa, mais encore il encouragea le mariage des prêtres. Il ne respecta rien, ni la vie ni les biens, ni l'honneur de ses sujets; aussi Witiza eut-il à réprimer de nombreux soulèvements. Il crut prévenir les révoltes en faisant démanteler la plupart des places fortes. Ces précautions furent inutiles, et Witiza finit comme doivent finir les tyrans. Attaqué par Roderich, dont le parti s'était grossi de tous les mécontents, il fut vaincu et mis à mort. Quelques auteurs prétendent, au contraire, mais cela paraît peu probable, qu'il fut enlevé par une maladie dans la douzième année de son règne. Il laissait deux fils en bas âge nommés Eba et Sisebute.

Le règne de Witiza fut bien diversement jugé. Cependant la vérité paraît être du côté des historiens qui le représentent comme une époque de tyrannie et de dépravation. Pour qu'un

linatge real dels gots, qui era appellat per son nom propi, PELEGRI.

Historias dels reys de Aragon, por mossen PERE TOMICH.

(*) En lo temps del comte en Ramon Berenguer dessus dit era comte de Urgel Hamangol a qui apellaren *Pelegri*: perço com ana en la terra santa de Hierusalem per visitar lo sepulchro de Jesu-Christ y en aquell viatge mori en l'any 1038. PERE TOMICH.

État périclite, il faut qu'il soit arrivé à un point extrême de dissolution; et toujours cette décomposition des forces d'un pays est signalée par la licence des sujets ou par la tyrannie des gouvernants. Un État, qui n'est pas rongé par une maladie intérieure, ne périclite pas pour une bataille perdue. Les empires tombent, on ne les abat pas. Celui des Goths, en Espagne, était arrivé à son terme. Le dernier souverain avait achevé de détruire, d'énerver tout ce qui pouvait donner quelque force au pays, et Roderich, en lui succédant, n'eut pas le temps de remédier au mal. Il n'en eût peut-être même pas la volonté. On ne peut rien affirmer à cet égard, car nul écrivain véridique ne nous a raconté les événements de son règne, et la tradition ne nous a transmis que des fables pleines d'in vraisemblance. Au reste, l'histoire ne se compose pas seulement de ce qui est vrai, mais encore de tout ce qui a été l'objet de la croyance publique. Il faut donc, quand on les rencontre, répéter ces récits fabuleux, sauf à ne pas y ajouter foi.

Les premiers jours du règne de Roderich furent, dit-on, signalés par de menaçants présages. Il existait à Tolède un antique édifice appelé la maison d'Hercule. De fortes serrures, de nombreux cadenas en tenaient la porte fermée, afin que personne ne pût s'y introduire, car c'était une croyance généralement répandue parmi le peuple, aussi bien que parmi les grands, qu'à l'instant où il serait ouvert, l'Espagne serait perdue. Pendant les fêtes qui furent célébrées pour l'avènement de Roderich au trône, les habitants de Tolède vinrent le supplier de faire ajouter un nouveau cadenas à ceux qui fermaient déjà la porte du palais d'Hercule. C'était un usage auquel tous les rois, jusqu'à ce jour, s'étaient conformés. Loin d'imiter leur exemple, Roderich, persuadé que cette maison mystérieuse contenait d'immenses richesses, fit briser les cadenas qui la fermaient. Mais son avarice fut bien déçue, car on n'y vit pas de trésors; on trouva seulement une grande caisse,

et dans celle-ci une toile sur laquelle étaient représentés des hommes à figures étranges et menaçantes; leur costume était celui des guerriers arabes. Quelques paroles étaient écrites sur cette toile; on y lisait : « Ceux-ci viendront bientôt pour la perte de l'Espagne. » Le roi effrayé s'empressa de sortir de cet édifice, qui fut aussitôt détruit par le feu du ciel.

Cette sinistre prédiction ne devait pas tarder à s'accomplir. Le beau-frère du roi précédent, le comte Julien, avait une fille d'une beauté remarquable. Les romances lui donnent le nom de Florinda (*); mais elle est plus connue sous le surnom de la Cava qui, dit-on, signifie la Mauvaise. Elle était au nombre des dames de la reine. Roderich, l'ayant aperçue pendant qu'elle se baignait, en devint éperdument amoureux, et, n'ayant pu la séduire, il arracha par la violence ce qu'il n'avait su obtenir ni par l'amour ni par les prières.

Une autre tradition (**) rapporte que la Cava se rendit d'elle-même à l'amour de Roderich, qui lui avait promis de la faire reine; mais quand celui-ci épousa une autre femme, la fille du comte Julien devint furieuse de voir monter sur le trône la rivale que le roi

lui avait préférée. Elle instruisit son père de l'outrage qu'elle avait reçu, lui demandant une vengeance proportionnée à la grandeur de l'offense. Cet affront n'était pas nécessaire pour que le comte Julien devint un ennemi implacable de Roderich. Si ces amours de sa fille et du roi ne sont pas un conte inventé, comme le dit M. Romey, au temps des romances, alors qu'on préférerait une belle fable d'amour aux vérités sérieuses, l'insulte qu'il venait de recevoir a pu accélérer les effets de son ressentiment, mais ils ne l'ont pas fait naître. Il avait vu Witiza, son beau-frère, dépouillé du trône et de la vie par D. Roderich; lui-même, il s'était vu enlever la dignité de protospataire, que le roi avait rendue à Pélage. C'est auprès de lui, et dans son gouvernement de Ceuta, que les fils du précédent roi, les neveux de sa femme, Eba et Sisebute, étaient venus chercher un asile. Il y avait là des motifs suffisants pour expliquer sa haine et sa trahison. Au reste, ne se trouvant pas assez fort pour renverser un roi qu'il abhorrait, il demanda l'assistance des Maures, alliés naturels de tous les mécontents. Il promit de les aider à passer en Espagne, et leur fraya lui-même le chemin. A la tête de quinze cents hommes, il s'empara de la ville d'Héracleé, qui porte aujourd'hui le nom de Gibraltar, et, de cette manière, il se trouva maître des deux rives du détroit. Alors il fut suivi par un corps de 12,000 Maures, commandés par Tarif, général qui réunissait autant de valeur que de prudence. De toute part des essaims de mécontents accoururent se joindre au comte Julien. Au bruit de sa trahison, le roi se persuada qu'il lui serait facile de le châtier en l'attaquant dès le principe. Il envoya donc, pour le combattre, Sancho, son parent, à la tête d'un corps de troupes levées à la hâte. Mais cette armée, composée de soldats qui manquaient de force, de courage et d'expérience, ayant livré bataille aux Maures, auprès de Tarifa, fut entièrement détruite. Le général Sancho fut tué et presque tous les soldats furent passés au fil de l'épée. Les Maures, maîtres de

(*) Les romances espagnoles sont quelquefois d'utiles auxiliaires pour l'historien. Ecrites souvent à une époque contemporaine, ou au moins très-rapprochée des faits qu'elles racontent, si elles ne sont pas toujours de tout point conformes à la vérité, elles ont pour la plupart l'esprit et la couleur du temps. Cependant, toutes celles du Romancero de D. Rodrigue ne méritent pas cet éloge: elles paraissent n'avoir été composées que très-tard, et lorsque la tradition était depuis bien longtemps obscurcie ou perdue.

(**) Si me quieres dar remedio
A pagar te lo me obligo
Con mi cetro y mi corona
Que a tus aras sacrifico,
Dizen que no respondio,
Y que se enojó al principio:
Pero al fin de aquesta plática
Lo que mandava se hizo.

Florinda perdió su flor
El rey quedó arrepentido
Y obligada toda España
Por el gusto de Rodrigo.